

Bulletin d'histoire politique

L'histoire comme on la conçoit boulevard René-Lévesque

Yves Tremblay



Volume 9, Number 1, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060439ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060439ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, Y. (2000). Review of [L'histoire comme on la conçoit boulevard René-Lévesque]. *Bulletin d'histoire politique*, 9(1), 188–192.
<https://doi.org/10.7202/1060439ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'histoire comme on la conçoit boulevard René-Lévesque



Yves Tremblay, historien
Défense nationale

Fleury, Jean Louis, *Les Coureurs de lignes : l'histoire du transport de l'électricité au Québec*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 1999, xiii-507 p.

L'industrie québécoise de l'électricité est l'une des plus importantes du monde, mais son histoire demeure encore mal explorée. Dans un récent livre sur le transport de l'électricité au Québec, Jean Louis Fleury nous fait découvrir un pan méconnu de cette histoire. Dans une langue généralement accessible, il relate les péripéties de l'édification de l'un des réseaux haute tension les plus complexes de la planète. Son objectif est de souligner les contributions de toute une faune de bâtisseurs, de l'ingénieur au monteur de ligne. L'auteur, un communicateur pour Hydro-Québec, a pleinement livré la marchandise lorsqu'il s'agit de commémorer.

Cependant, le livre a les défauts de ses qualités. Il est trop long parce qu'à chaque page, Fleury martèle au lecteur l'excellence des ouvriers du transport de l'électricité au Québec, et cette médecine lasse toute âme de bonne volonté. On pourrait lui en faire grâce s'il livrait une somme définitive, mais en se cantonnant aux journaux d'entreprise et aux entrevues qu'il a réalisées, Fleury néglige des sources externes qui auraient rendu sa narration plus convaincante.

Formé à l'entrevue, Fleury l'utilise abondamment et livre plusieurs témoignages estimables. On lui saura gré de la compilation des récits d'accidents de travail et des conditions misérables dans lesquelles les employés devaient travailler (p. 32 et suiv. et p. 152 et suiv.). Avec un accès privilégié aux archives d'Hydro-Québec, celles déposées au service des archives et celles dispersées çà et là dans les officines du monopole d'État, on s'attendrait à un résultat difficile à égaler pour un historien de l'extérieur.

Malheureusement, Fleury n'a guère dépassé l'exploitation des entrevues et des journaux d'entreprise. Les régions rurales sont donc mal étudiées, car « [o]n a hélas moins de renseignements vivants [sic], humains et imagés en ce qui concerne la vie des réseaux des autres compagnies » (p. 166). Et, ajoute-t-on, la Gatineau Power et la Corporation de Pouvoir du Bas St-Laurent « ne s'embarraient pas de publier de journaux internes » (p. 45). Fleury ignore aussi deux livres pourtant bien connus des spécialistes, le travail pionnier de J. H. Dales (HUP, 1957) sur les débuts de la grande industrie de l'électricité au Québec et celui de T. D. Regher (UTP, 1990) sur la Beauharnois Power. Il faut donc qualifier le titre : il s'agit avant tout d'une histoire de la Montreal Light Heat & Power et d'Hydro-Québec. Est ainsi entretenu le mythe qui veut qu'en dehors d'Hydro-Québec, point de salut.

En fait, la recherche bibliographique est faible si l'on excepte le premier chapitre où, faute de témoins vivants, il a fallu se reposer sur quelques livres, comme ceux de Claude Bellavance sur la Shawinigan Water & Power (Boréal, 1994) et de Jean-Pierre Kesteman (Olivier, 1988) sur la ville de Sherbrooke.

L'éditeur non plus n'est pas sans reproches. Stanké a produit un robuste 500 pages avec les sous des abonnés d'Hydro, mais n'a pas rempli tous ses devoirs. Il n'a pas cru bon investir dans la cartographie, ce qui est embêtant lorsqu'on veut savoir où l'on nous transporte. Comme les chapitres sont trop longs (plus de 70 pages serrées en moyenne) et qu'il y a peu d'intertitres, la recherche d'un passage particulier est malaisée. Il n'y a même pas de table des matières ! On ne trouvera pas non plus de tableau ou de graphique, ce qui rend les comparaisons entre les périodes difficiles (voir p. 208, n. 66). Quant aux notes, elles sont d'abord les compléments biographiques d'un texte déjà surchargé. En conséquence, peu auront la patience de tout lire et, sans index, les acteurs ne s'y retrouveront pas.

L'éditeur aurait dû exiger un texte plus concis. On aurait dû corriger le style pour éviter l'abus des formes verbales du genre « on va » et « bonhomme » un tel pour n'en mentionner que deux. Et même si « [c]ette histoire n'a aucune vocation technique » (p. 207, n. 57), on aurait dû forcer Fleury à expliquer les notions techniques employées de temps à autre et qui sont indispensables à l'intelligence du récit (par ex. p. 26, 103, 114, 264, 271, 308-312, 318, 321, etc.).

Car Fleury évite d'entrer trop avant dans les discussions techniques. Cela le conduit au moins une fois à commettre le « péché capital » de l'histoire des techniques : l'appel à l'irrationnel pour expliquer ce qu'on ne comprend pas. Dans les plus vilaines pages du livre, celles sur le grand verglas de janvier 1998, il écarte l'explication de l'ingénieur pour lui préférer les impressions du monteur. Ainsi dit le monteur : « Des lignes que,

nous qui les connaissons parfaitement pour grimper à leurs tours, aurions jugé d'une robustesse à toute épreuve sont tombées et puis des pylônes que nous, monteurs, savons sensibles au vent et auxquels on n'aime pas trop avoir à monter, sont restés debout. Allez comprendre ! » (p. 493-493). Cela, commente Fleury, devrait nous pousser à nous méfier des calculs des ingénieurs qui ne prennent jamais tout en compte et nous sensibiliser à la sagesse de ceux qui « jambes arquées sur les membrures, [...] en savent les vibrations » (p. 494) !

Or l'intuitif monteur a ici tort devant l'ingénieur rationnel pour la simple raison qu'un objet flexible est moins cassant qu'un objet rigide. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à comparer le comportement sous ce même verglas des molles branches de sapins à celles des robustes érables ; les sapins se sont déformés, mais ont bientôt retrouvé leur aspect initial, les érables sont ruinés à jamais. Écrire l'histoire des techniques c'est plus que communiquer les vibrations du sujet aux lecteurs, c'est tenter d'expliquer ce qui s'est passé. Dans ce dernier passage, l'échec est lamentable.

Les partis pris stylistiques, l'accent sur la compilation de courtes biographies commémorant les travailleurs et le refus de discuter techniquement les aspects techniques sont des épiphénomènes d'une conception laudative de l'histoire d'entreprise. C'est une manière encouragée par la haute direction d'Hydro-Québec qui a pour conséquence une histoire manquant de consistance et scientifiquement non convaincante.

Heureusement, le livre a le mérite de montrer l'état d'inachèvement dans lequel se trouve l'histoire de l'électricité au Québec autrement que par ses lacunes. Car Fleury amène du nouveau dans quelques digressions, comme celle sur la place des francophones et la langue de travail (p. 69-83, 230-234, etc.). Et sans nous apprendre que le « patronage » était la règle sous Duplessis, il aligne des anecdotes aussi savoureuses que significatives (p. 83-91).

Dans les deux meilleurs passages du livre, Fleury narre avec brio les épisodes difficiles du transport sous-fluvial. Le premier, la traversée haute tension entre la péninsule de Manicouagan et le village de Les Boules, près de Matane, est le pire échec des électriciens québécois (p. 168-197). La reconstruction de la trame des événements est admirable, mais Fleury oublie de citer la version des principaux responsables, pourtant publiée il y a quarante ans (*IEEE Power Apparatus and Systems*, déc. 1959). Si on avait tiré la bonne leçon de cet échec, on se serait peut-être évité le psychodrame de la traversée Grondines-Lotbinière au tournant des années 1990 (p. 376-394). Il est malheureux que ce deuxième épisode soit abordé en le réduisant au « caprice esthétique » d'une dame batailleuse. On peut souhaiter aujourd'hui que ces deux expériences incitent Hydro-Québec à donner plus fréquemment dans le caprice esthétique.

Il y a donc encore des découvertes à faire. Guère étonnant quand on sait que les prédécesseurs de Caillé n'ont pas eu l'idée de commanditer une véritable histoire d'entreprise à l'occasion du cinquantième anniversaire en 1994. Le livre de Clarence Hogue et confrères (*Libre Expression*, 1979), qui en tient lieu, date, est incomplet et n'intègre pas les recherches récentes.

D'ailleurs, on attend toujours de solides monographies sur la Gatineau Power, sur la Montreal Light Heat & Power, sur la Quebec Power, sur la Corporation de Pouvoir du Bas St-Laurent, sur l'Office de l'électrification rurale du Québec, etc. Dans le même ordre d'idée, certaines grandes figures comme H. S. Holt, J. E. Aldred, J.-A. Brillant et A. Rioux méritent un biographe. En fait, comme le suggère cette liste incomplète, il y a un grand chantier qui reste en friche : celui d'une histoire générale de l'électricité au Québec.

Il est opportun de dresser un bilan du siècle et quart d'électricité au Québec à cause des questionnements que soulèvent les choix technologiques faits et ceux qu'on fera. Ce bilan devrait avoir deux facettes : d'abord, une véritable histoire institutionnelle d'Hydro-Québec, qui doit surtout être politique et économique ; ensuite, une histoire générale, qui doit être totale, du plus technique au tout social. On devrait en profiter pour décrire la dialectique distributeurs-consommateurs, ces derniers étant les grands oubliés de l'histoire de l'électrification au Québec, avec l'avantage de féminiser un peu cette histoire trop pleine d'hommes (voir p. 305).

Étant donné l'état d'indigence dans lequel vivent les universités québécoises, il n'y a qu'Hydro-Québec qui puisse être le bailleur de fonds de ces chantiers. On les confierait, pour éviter les erreurs dont le livre de Fleury fournit l'illustration, à des équipes formées majoritairement d'historiens professionnels venant de l'extérieur de l'entreprise.

Trois cas européens exemplaires devraient inspirer la direction d'Hydro-Québec. L'Electrical Council, regroupement des entreprises d'électricité d'Angleterre et de Galles, a financé la recherche de Leslie Hannah. Électricité de France est l'argentier de l'Association pour l'histoire de l'électricité en France, qui a publié chez Fayard une imposante histoire générale de l'électricité, accompagnée d'une ribambelle de monographies sur des sujets divers, dont le transport d'énergie. Finalement, ENEL a patronné une histoire générale de l'électricité en six volumes de l'Italie. Dans tous ces livres, les auteurs dépassent l'addition d'anecdotes pittoresques. Les fonds qui y ont été engagés ont servi à la fois à commémorer les artisans, un exercice légitime, mais aussi à donner aux abonnés un bilan scientifiquement solide des réalisations de leur service public.

Concluons. C'est une obligation sociale de la société d'État de financer des activités culturelles. La commandite généreuse de l'histoire de l'électri-

cité est en tête de liste de ces obligations, car au Québec l'histoire de l'électricité est assurément une pièce centrale du puzzle culturel. Mais la prochaine fois qu'Hydro se lance dans un projet historique d'envergure, bientôt espérons-le, elle serait avisée de s'associer un solide soutien professionnel venant de l'extérieur.